

Fable

Autor(en): **B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217081>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bras de Louise aurait pu avec la même facilité et le même plaisir parcourir le chemin qu'il y a à faire depuis chez moi à la Démélettaz, comme d'en parcourir la moitié. Oui certainement le bras de Louise aurait pu au besoin et dans ce cas en cette circonstance remplacer celui de ta chère mère. —

... Quand je considère ces choses, je ne sais comment m'y prendre pour concilier ces démarches avec cette aimable petite lettre que tu m'as écrite dans le tems et que je conserve avec tant de soin, par où tu me disais que *tu nous aimais bien tous*. N'est-il pas vrai cependant, bien chère enfant, que quand on aime bien quelqu'un, on aime à le voir, à le rencontrer, à lui parler, à s'entretenir avec lui ? et pourtant à cet égard, ne te semble-t-il pas qu'envers moi, tu éprouves toujours un peu ce même malaise, lorsque tu es obligée de me parler et qu'il me semble découvrir chaque fois que j'ai l'avantage et le bien doux plaisir de te voir ? — En vérité je t'assure que cela m'est extrêmement sensible et je désirerois pour tout au monde pouvoir mettre ton cœur à son aise et au large de ce côté là. —

Pensant un peu d'une manière, un peu de l'autre, il m'arrive quelquefois, qu'étant tellement déconcerté, je viens à supposer que l'on saurait gré que je me retirasse de la tutelle, et par conséquent alors que je dusse tout abandonner ! Ah ! ma pauvre Charlotte si alors je dusse tout laisser, et qu'à ton égard toutes mes pensées fussent s'évanouir comme la rosée du matin, qu'au moins il me fusse toujours donné de te suivre pas-à-pas dans le pénible chemin de la vie, et d'implorer sur toi les plus précieuses bénédictions du Seigneur !...

Enfin Chère Charlotte, je me rappelle encore en ce moment une lettre que tu m'avais écrite de Savigny et remise à main propre, par où tu me disais que si le bon Dieu ne t'accordait pas la grâce de me parler comme tu le voudrais, que moi de mon côté lorsque j'aurais quelque chose à te dire, je devais l'écrire, c'est bien en ce moment ce qui est la cause que j'use de cette prérogative.

Je veux donc ma chère enfant aller à Lausanne pour te voir et te prier de m'accorder le plaisir de pouvoir te parler en toute sincérité, si encore je suis ton tuteur, comme un père qui parle à un enfant, et celui-ci comme s'il parlait à son père ! Ce serait là un bien doux plaisir pour moi. —

Aldors tout en te prévenant que Dieu aidant je voudrais aller à Lausanne, je veux te prier que tu m'écrives en me fixant le Dimanche, et pas un autre jour, que je pourrais aller te visiter, cela dans un délai si bref que possible; je désirerois de plus, et cela bien sincèrement que s'il était possible tu pusses m'accorder cette faveur, tu viesses me rencontrer jusqu'en Bétuzi, ou Bel-Air, dans ces endroits, je t'en serois bien obligé. Ce serait le matin environ huit heures et demies que je me trouverois en ces lieux indiqués, parce que je me proposerois de me rencontrer pour pouvoir aller au sermon à Lausanne. — Ecris-moi donc je t'en prie, selon et comme je te le demande et n'oublie pas.

Lorsqu'il se passerait quelque chose d'intéressant de nos côtés et que tu me demanderois de t'en parler tu peux bien t'imaginer que je me ferois un plaisir de t'en écrire. Il est possible que tu saches que nous avons l'Abbaye de Forel samedi, alors je sais bien maintenant que tu as autre chose à faire que de penser à ce tintamare et que par conséquent actuellement cela ne t'intéresse guère. — A la maison nous sommes grâce à Dieu passablement bien. La femme, ou compagne de mes travaux ici bas, va légèrement et tout doucement bien. Je ne suis pas encore sans inquiétudes à son égard.

Je ne présume pas si tu sais que Julie de la Forallaz reute chez ses parents à la St-Jean. Dans le tems, si elle l'eusse su assez tôt elle se serait décidée facilement de prétendre à la place de maîtresse d'école, pour être collaboratrice avec moi dans mes pénibles travaux. Je n'en aurois pas été fâché. Je crois que Mademoiselle Chappuis fait bien son devoir. Quant aux relations que j'ai à soutenir avec elle je suis très lié, je l'aime comme je la respecte. Que de pensées et de réflexions

viennent dilater ou plutôt affliger mon cœur quand je parcoures ces salles vides de mon collège où souvent règne le silence de la mort, quand je pense à ces *maîtresses*, ces demoiselles ! Quand je pense à mon Collège et à Charlotte ! —

Eh ! s'il plaisait au Seigneur qu'un jour mon cœur put se réjouir !... Puisses-tu n'être point du tout fâchée ni attristée à l'égard de tout ce que je t'ai écrit ! Mais combien au contraire je désirerois que cette lettre te procurasse quelque innocent plaisir ! — Adieu ! J'invoque sur toi la grâce et la paix, les plus précieuses bénédictions du Seigneur ! —

Ton tout dévoué Tuteur

F. Cordey R^t.

N. B. Fais-moi le plaisir de me dire si une goutte de bonne encre ne te ferait pas plaisir, j'en prendrais dans une bouteille avec moi quand j'irai te trouver : alors tu penses bien que ce ne serait pas pour te la faire payer. — Le dit.

FABLE

UN de nos spirituels amis nous adresse la fable que voici, improvisée au coin de la table :

*Chez Camille, où l'on boit du nectar valaisan,
Je me disais : « Hurrah ! pour le jus de la vigne ! »
Mais dans l'estaminet du coin, (détiez-vous en !)
On m'a servi, dimanche, une vinasse indigne.*

Moralité :

Il ne faut pas juger les vins blancs sur l'Amigée.
B.



UNE GRANDE DOULEUR

Il est des paysages amènes, rians, évocateurs de joyeuses pensées, pour qui semble sourire un éternel printemps et dont la vue éclairerait l'âme la plus crépusculaire. Paysages d'idylle, Paradous engageants, la nature vous a imaginés et réalisés pour que nous n'oublions pas trop que la joie de vivre est une vertu précieuse et rare.

Ailleurs, la nature se fait sévère; le ciel ne brille plus ni ne chante la forêt. Mélancolie ou tristesse, morne platitude ou grandeur dramatique, voilà, sérieux toujours. Vous nous ramenez, ô paysages, au souci, à la hantise de nos vies lassées ou désabusées. Vos frères font rêver; vous, vous incitez à penser, gravement.

Vous êtes nécessaires, tous deux, et bienfaisants. Parfois, au détour d'un chemin, par le hasard d'une faille dans la roche, par un caprice de ruisseau, le promeneur passe, en quelques pas, de l'un à l'autre tableau. Contraste brutal, utile aussi, parfois, et qui a son charme.

Ce passage d'une « physionomie » de la nature à l'autre se réalise pour celui qui, en lisière de la forêt de Rovéréaz, suit le joli sentier conduisant de la route de Savigny à celle de Belmont.

En quittant la première, le chemin va, serpentant à peine, égayé du vert printanier des buissons. De ci, de là, une primevère précoce ou une perce-neige montre sa jeune corolle. L'air est pur, le ciel d'un bleu tout battant neuf, filtre entre les branches. Tout sourit. On sent, on sait que, bientôt, tout chantera le grand hymne, le cantique éternel des êtres et des choses à leur Créateur. Et toi, promeneur, ne sens-tu pas, malgré la lourde échéance prochaine ou malgré l'œuvre en ardue gestation; ne sens-tu pas, malgré tes lombes douloureuses, malgré l'absence d'une tendresse, ne sens-tu pas, promeneur, qui que tu sois, promeneur mon ami, ne sens-tu pas, dis-moi, ton cœur s'ouvrir tout grand à l'espoir; ne t'abandonnes-tu pas à l'éclosion des illusions; ne te prends-tu pas à rêver, à désirer ?

Vivat ! Printemps est là ! La féerie commence ! Patience, camarade.

Voici : Entre deux talus, le sentier va, monte, tourne, descend. Et soudain, brusquement, le re-

gard plonge, étonné, sur le ravin de la Paudèze. En ce mars prématurément éveillé, le ravin garde son aspect hivernal. Au fond, des taches de neige; sur les bords, parmi l'escarpement des roches, les arbres encore dénudés font penser à je ne sais quels familiaux abandonnés. Abusé, l'œil cherche, en la prairie, le colchique, le corbeau dans le ciel.

Printemps ? Automne ? Renouveau ? Bout de souffle ? Adieu, les rêves ! Illusions, adieu !

Et le désir se meurt.

Au bord de l'abîme, une ruine. Tour ? Donjon ? N'importe, une ruine. L'achèvement d'une mort. De la tristesse, encore.

Mais quoi ? Sur l'entablement désagrégé d'un mur bas, il y a là un homme. Un homme, le regard fixe, vague, si triste ! Un homme qui songe.

Un peintre a placé là cette morne silhouette; ou un poète a, par la projection de sa pensée, fait pleurer là cette douleur ! Car cet homme a une douleur, une grande douleur. Et, peut-être est-ce lui qui, sensible à l'harmonie du paysage avec son désespoir, a choisi ce siège pour y disséquer, y fouiller sa peine.

Peut-être.

Ah ! fuyons ! Laissons là la nature à sa farouche grandeur et l'homme au fardeau de son mal.

Allons ! Il nous faut du printemps, à nous; de la verdure et des chants. Poursuivons notre route, oublions la malencontre ! Oublions surtout cet homme triste et seul, cet homme douloureux; ruine — qui sait ? — rêvant sur une ruine !

Voici les prés, voici le soleil. Foin de la mélancolie. Mignonne, allons voir si la rose....

* * *

La rencontre préoccupa mon esprit quelques jours et alimenta mon besoin curieux. Qui était l'homme seul, et quelle était sa douleur ?

Puis j'oubliai.

Or, un soir, au concert de la Paix, à côté de moi, vint s'asseoir celui que je reconnus aussitôt. Fort occupé par l'absorption d'un whisky-soda et soucieux d'emménager l'atmosphère de la fumée de son *navy-cut*, l'être que je me figurais déjà un paria, m'aurait-il de la destinée, n'avait plus rien de sombre, ni de fatal, et semblait, l'avouerais-je ? très heureux de vivre.

Où sa douleur ? Où cet amour déçu que j'avais imaginé ?

Une demande d'allumettes, l'offre du programme, qu'en faut-il de plus pour engager la conversation ?

L'homme n'était pas causeur, mais répondait poliment avec un léger accent britannique. De fil en aiguille, de beau temps en température, je parvins enfin à mettre les promenades en forêt sur le tapis.

— Ainsi, dimanche, Monsieur, je vous ai aperçu, je crois, à la ruine de Rovéréaz ?

— La ruine, oui.

— Ce jour-là, pardonnez mon indiscretion...

Et je lui parlai, à mots couverts d'abord, puis franchement de l'impression produite par son attitude. Ah ! je ne m'étais pas trompé, dimanche. C'est ce soir qu'il dissimule, qu'il ment, car, à mesure que je vais parlant, son front se rembrunit, son œil se fixe et son regard me rappelle étrangement, douloureusement, son regard de dimanche. Ah ! cette douleur, comment savoir ?...

Une gorgée de whisky dont le frisselis dans le chalumneau me titille les nerfs, un silence, puis...

— Oui, j'avais alors une grande douleur.

— Je compatissais.

— Merci... J'avais laissé tomber mon pipe dans la précipice, et moi, vous savez, quand je peux pas fumer, je suis dans une épouvantable douleur. Indeed !

Je cours encore.

C. Amstein.

C'est bien ça ! — Dans un village des environs de Lausanne qui possède un temple de l'Eglise nationale et une chapelle de l'Eglise libre, le pasteur venait d'expliquer à ses catéchumènes ce qui distingue celles-ci. Voulant s'assurer qu'il avait été bien compris, il interroge l'un de ses jeunes auditeurs :

— Dis-moi, Fernand, qu'est-ce qui sépare l'Eglise nationale de l'Eglise libre ?

— La Mère, m'sieu.

J. C.